



NICOLA CICCONE

Dans les yeux
d'Ophélie

Libre  Expression

NICOLA CICCONE

**Dans les yeux
d'Ophélie**

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

Le non-voyant, l'aveugle, n'est pas celui
qui est privé de ses yeux,
mais celui qui est privé de la vue.

LE VOILE SUR MES YEUX

Comme tous les matins, je m'étais levé avec ce voile sur les yeux. Mes symptômes avaient commencé plusieurs mois auparavant et ils étaient incompréhensibles. Chaque jour, je voyais moins clairement que le précédent ; de réveil en réveil, tout devenait de moins en moins clair, de plus en plus flou. Certains matins, j'avais même de la difficulté à ouvrir mes paupières, comme si mes larmes s'étaient asséchées pendant la nuit et les avaient collées à jamais.

J'avais consulté plusieurs spécialistes qui m'avaient fait passer tous les examens. Toujours

le même résultat et la même conclusion : j'avais une vue parfaite, vingt sur vingt. Je voyais les lettres aussi bien de près que de loin. Ma vision périphérique était optimale. Aucune infection. Aucune cataracte. Aucun problème de paupières non plus. Comment expliquer alors que, chaque matin, les moindres détails, les moindres objets me semblaient plus abstraits que la veille ?

Et puis, les mêmes questions me revenaient sans cesse. Suis-je à la bonne place dans la vie ? Est-ce que j'avance ou est-ce que je recule ?

Ma copine Catherine, avec qui je vivais depuis près de trois ans, était déjà partie travailler. Rapidement, je me suis douché et rasé, et j'ai avalé un petit déjeuner : un yogourt, un bol de céréales riches en fibres, un jus d'orange et un café. Puis j'ai ouvert mon cellulaire et je me suis connecté à Facebook pour mettre mon statut à jour.

VINCENT1977 30 JUILLET 10 H 37

La vie est un océan dans lequel on essaie tant bien que mal de nager sans se noyer. Personnellement, je crois qu'il serait plus pratique de venir au monde avec des flotteurs !

Ensuite, j'ai fermé mon téléphone, pris les clés de mon auto et traversé la ville pour me rendre à mon rendez-vous de midi avec mon éditeur. Il venait tout juste de terminer la lecture du manuscrit que je lui avais laissé deux semaines auparavant. J'étais stressé, je suis donc arrivé à l'avance au restaurant où nous avions l'habitude de nous retrouver. Une fois assis, j'ai commandé un cappuccino et un verre d'eau. Le serveur était plutôt bourru.

« Mauvaise journée ? lui ai-je demandé.

— Ne le sont-elles pas toutes ? » m'a-t-il répondu.

J'ai repensé aux flotteurs.

Puis mon éditeur est arrivé. Il m'a serré la main et s'est assis en face de moi. Lui qui en temps normal mangeait si peu a insisté pour commander une entrée, puis un immense sandwich, deux verres de vin et un dessert. C'était bizarre. Nous avons parlé de la pluie et du beau temps, philosophé sur l'industrie du livre et sur l'actualité, et même jasé de sport, sujet qu'il déteste. Tout ça était plus qu'inhabituel. Après une heure et demie, j'ai crevé l'abcès :

« Alors, mon livre ?

— Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais. J'imaginai une de ces histoires douces et romantiques comme celles que tu écris généralement, et tu me proposes des meurtres à n'en plus finir. Non seulement ça n'a rien à voir avec ton style littéraire, mais ce n'est pas à la hauteur de ton talent. »

Il n'avait pas aimé, c'était clair, et il cherchait une façon de ne pas trop me blesser. Je tentais de me contenir, mais un coup de poignard venait de m'atteindre en plein ventre. Plus le silence se prolongeait, plus le malaise grandissait et plus le couteau s'enfonçait. J'en avais le souffle coupé.

Il a fini par reprendre la parole :

« Comment veux-tu que je m'attache à tes personnages : un détective névrosé, une psychologue instable et un horrible tueur en série ? Ton manuscrit m'a déçu. J'attendais un ouvrage qui donne de l'espoir et tu me livres un thriller affolant. Ce roman, ce n'est pas du Vincent Figaro. »

Je sentais une chaleur envahir mon visage. Mes yeux restaient braqués sur lui, mais j'avais l'impression de tomber du haut d'un gratte-ciel à une vitesse folle sans pouvoir m'agripper à quoi que ce soit.

« Je suis désolé, mais je passe mon tour », a-t-il conclu.

Je m'efforçais de sourire, mais je ne voulais que m'écraser au sol.

Le reste de la rencontre a été meublé par des politesses. Nous qui avions d'ordinaire des conversations si vraies et si profondes échangeons maintenant les banalités les plus stériles. Qui sait si le mois d'août sera chaud? Les vacances à la campagne ou à la mer? Il paraît que le café contient du gluten... Non mais vraiment, qu'est-ce que j'en avais à foutre, du gluten! Dix mois de travail à peaufiner, lire et relire ce manuscrit. Pourquoi? Pour rien. J'en étais malade. Il a réglé l'addition puis m'a raccompagné à mon véhicule.

Lui parti, je suis allé faire une longue marche. Je sentais le voile s'épaissir sur mes yeux. Je me rejouais la scène: «Comment veux-tu que je m'attache à tes personnages?», «Je suis désolé, mais je passe mon tour.» Maintenant, ces mots me heurtaient comme autant de coups de poing à la tête d'un boxeur; j'étais sonné. Je l'avais même remercié pour son honnêteté, alors qu'au fond je voulais lui dire qu'il se trompait, qu'il n'avait rien compris. Des mois de travail à l'eau en l'espace d'un dîner. Quelle déception!

DIEU MERCI POUR CATHERINE

Mon cellulaire indiquait que j'avais de nouveaux messages sur Facebook : une demi-douzaine de réactions défilait sous mon dernier statut. Je me suis assis sur un banc de parc pour les lire.

MAX23

Moi, je ne sais pas nager. C'est probablement pour ça que ma vie ne va nulle part.

DIANELABLOGUEUSE

Moi, en tout cas, je suis prête à te donner le bouche-à-bouche.

ALEXRECORDGUINNESS

L'océan Pacifique est à la fois le plus grand et le plus profond : 11 034 mètres.

CAROLE778

Moi, le bouche-à-bouche, je le garde pour mon copain.

PHILIPPELEPHILOSOPHE

Parfois, les pires noyades nous aident à découvrir la profondeur des choses.

JULIETTEATERREÀTERRE

Achetez-vous des gilets de sauvetage, les amis.
Ça devient déprimant à la fin.

J'en ai profité pour mettre mon statut à jour.

VINCENT1977 30 JUILLET 15 H 42

Mon océan s'est officiellement changé en raz de marée. Espérons que je serai capable de remonter à la surface.

Une fois le cellulaire rangé, j'ai marché encore un peu avant de regagner mon véhicule. Triste bilan. J'étais dans la trentaine avancée,

je me sentais vieux, je n'avais jamais touché la gloire et je n'avais ni argent, ni maison, ni enfant. L'unique sphère de ma vie qui semblait encore fonctionner était ma relation avec Catherine.

Certes, nous avons eu, comme tous les couples, des hauts et des bas. Moi artiste, elle comptable. Au départ, son côté rationnel et cartésien me fatiguait. Cette manie de constamment réfléchir, même à un simple baiser ou à un sourire, m'irritait. Son obsession de l'ordre et de la discipline était pour moi contre nature. Et que dire de son manque de goût pour l'aventure ? Pour Catherine, briser la routine, c'était enregistrer ses émissions de télé pour les écouter en différé.

Pourtant, après trois ans de vie commune, je ne remarquais plus ses manies, je m'étais résigné à ses défauts et nous vivions encore ensemble. Elle avait su me supporter, malgré mes déboires. Je n'avais jamais eu le coup de foudre ni éprouvé de passion pour elle, mais elle avait toujours été là pour moi. Je me disais que, finalement, ça devait être ça, l'amour. Et j'avais hâte de la retrouver et de me consoler dans ses bras. Elle était peut-être froide et cérébrale, mais au moins elle était constante et fidèle.

Il était près de 17 h 30 lorsque je suis arrivé chez moi. La porte d'entrée était entrouverte. Je me suis avancé et j'ai vu trois valises alignées l'une contre l'autre sur le sol, puis Catherine assise à la table de la cuisine, l'air sérieux. Je l'ai embrassée sur la joue avant de poser mes clés d'auto sur la table :

« Tu pars en voyage ?

— Non. C'est toi qui pars, m'a-t-elle répondu sur un ton glacial.

— Ah bon ! Et où est-ce que je vais ?

— Où tu veux, mais tu ne vis plus ici à partir d'aujourd'hui. »

Sur le coup, j'ai cru à une vilaine plaisanterie. Mais elle m'a expliqué sur un ton sec et calculé qu'elle avait longuement réfléchi pour en arriver à la conclusion qu'elle n'allait nulle part avec moi, pauvre artiste sans passé ni avenir.

Bien sûr, ça l'avait amusée de sortir avec un être viscéral, un rêveur, un créateur. Elle faisait l'envie de ses copines de bureau, toutes casées avec d'autres comptables ou des avocats. Elle adorait les lancements de livres, les fêtes mondaines et la scène culturelle. Elle avait fait patienter son côté terre à terre en se disant qu'à force d'écrire des bouquins je réussirais

à connaître un certain succès et à gagner ma vie convenablement. Elle rêvait de fonder une famille et avait toujours espéré une petite vie rangée avec deux enfants, une maison neuve en banlieue, l'auto de l'année, une immense cuisine et un petit chien. Certes, c'était contradictoire pour elle d'être en couple avec un artiste, mais Catherine était déterminée à me voir réussir. Elle avait même accepté de me laisser vivre avec elle dans son condo du centre-ville pour m'aider à y arriver. Elle avait toléré tous mes échecs, toutes mes anxiétés, tous mes moments de folie.

Trois ans plus tard, toujours rien. Ma situation financière restait aussi précaire. Elle s'était trompée dans ses calculs. Pour elle, notre relation était tout sauf rentable. Ses investissements en temps et en efforts n'avaient pas rapporté. À trente-cinq ans, elle pouvait encore rectifier le tir, mais il lui fallait agir vite. C'est ainsi qu'elle avait décidé de me mettre à la porte pour trouver un homme stable et capable de lui donner ce dont elle rêvait.

À chacun de ses mots, tous plus brutaux les uns que les autres, j'étais un peu plus sidéré par le détachement avec lequel elle me présentait son exposé «longuement réfléchi». J'avais

l'impression d'être devant une inconnue. Impossible que nous ayons partagé le même lit, la même table, les mêmes verres, les mêmes assiettes et le même air dans cet appartement pendant trois ans... Comment avais-je pu vivre avec cette femme sans vraiment la connaître ?

J'étais atterré. Les épaules courbées, je me demandais si je devais lui répondre ou simplement fuir loin de ce glacier à l'apparence humaine. Elle renchérisait, toujours plus dure, toujours plus condescendante. Je n'en pouvais plus. Je n'ai pas attendu qu'elle finisse. J'ai repris mes clés, j'ai attrapé les trois valises et je suis sorti.

«Regarder ne veut pas dire voir. La vue est quelque chose de beaucoup plus profond que la simple perception des objets avec ses yeux. Puisque je suis aveugle, je suis incapable de regarder, mais je vous assure que je vois», m'a-t-elle répondu presque avec insolence.

**Vincent ne voit plus la beauté de la vie.
Ophélie, quant à elle, voit avec son cœur.
Dans un périple entre Montréal et Paris,
une histoire d'amour s'installe.**

Dans les yeux d'Ophélie, un voyage au fond de nous-même, une prise de conscience de nos sens et de la grandeur de la vie.



*Auteur-compositeur-interprète,
Nicola Ciccone enregistre neuf
albums à succès et présente à
l'automne 2014 sa centième
chanson. Il signe ici sa deuxième
œuvre littéraire.*